



HAL
open science

Les encyclopédies comme sommes des connaissances, d'Isidore de Séville au XIIIe siècle

Isabelle Draelants

► **To cite this version:**

Isabelle Draelants. Les encyclopédies comme sommes des connaissances, d'Isidore de Séville au XIIIe siècle. Le réalisme : Contributions au séminaire d'histoire des sciences 1993-1994 éditées par J.-F. STOFFEL, 2, pp.25-50, 1996, Réminiscences, 978-2-930175-01-0. halshs-03095401

HAL Id: halshs-03095401

<https://shs.hal.science/halshs-03095401>

Submitted on 4 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les encyclopédies comme sommes des connaissances

**(d'Isidore de Séville au XIII^e siècle,
avec les fondements antiques)**

Isabelle Draelants

Assistante à l'Université catholique de Louvain

À défaut de présenter un exposé complet de l'évolution de l'encyclopédie du VII^e au XIII^e siècle, nous nous attacherons plutôt, dans une optique de vulgarisation, à faire comprendre ce qui fait l'unité d'un genre à travers ses manifestations les plus évidentes, à montrer quel fut son apport à la civilisation occidentale et surtout, le lien qu'entretinrent ces textes encyclopédiques avec le réel, d'un point de vue scientifique.

Dans ce but, nous avons articulé le texte de la façon suivante : après une introduction au concept d'«encyclopédie», tel que nous croyons pouvoir le définir, nous retracerons quelques grandes tendances, ou étapes de son développement, et esquisserons les prémices de l'encyclopédie médiévale, pour mettre en évidence ensuite les auteurs représentatifs. Pas à pas, l'exposé s'émaillera d'exemples puisés dans les textes ⁽¹⁾, afin de souligner les choix opérés par leurs auteurs, tels qu'ils peuvent s'exprimer par exemple dans leur plan de conception, et le rapport qu'ils ont entretenu avec la réalité.

I. Le concept d'encyclopédie

L'optique défendue dans cette contribution repose sur deux a priori. D'une part, il ne sera question que de l'Occident latin, de l'Antiquité tardive au début du XIII^e siècle, pour mettre en évidence ce qui, dans l'héritage antique, viendra fonder le moyen âge. D'autre part, on ne s'arrêtera pas au terme «encyclopédie», mais à la volonté de rassembler, de compiler des connaissances.

(1) Pour tous les auteurs mentionnés, on se référera aux éditions et aux travaux donnés en fin d'article.

Le concept d'«encyclopédie» remonte aux mondes hellénistique et romain: il s'agit d'un programme d'instruction qui embrasse tout le cycle du savoir (*orbis doctrinae* ou *ἐγκυκλιος παιδεία*). Ce mot n'a été utilisé qu'à partir du XV^e siècle italien, comme titre de livre ou comme genre littéraire, pour des réalités contemporaines autant que pour des travaux antiques et médiévaux, de sorte qu'il n'a jamais fait partie du lexique scientifique du moyen âge. Comme synthèse du savoir disponible, le terme sera repris par Diderot et d'Alembert, en 1750.

Cette volonté de faire la somme des connaissances humaines jugées indispensables s'est traduite de différentes manières au cours des siècles, mais elle s'est exercée surtout à des périodes de nécessité de reconstruction du savoir et a toujours exprimé un modèle de culture commune.

Ainsi, le contenu des compilations dépend-il des époques, car les préoccupations sont différentes selon que l'on vit à la fin de l'Empire romain, à l'époque de la renaissance carolingienne, ou au XII^e siècle. Il s'écrit en fonction du public, qu'il s'agisse d'érudits, d'étudiants, de clercs, ou d'universitaires, mais aussi d'après le mode de pensée : philosophique, s'il s'organise d'après les arts libéraux ; étymologique, s'il s'attache au sens historique des mots ; allégorique, s'il privilégie les images ; doctrinal, c'est-à-dire biblique, par exemple dans le cas d'une organisation en vices et vertus. Le sens donné varie également d'après les régions et leurs vicissitudes politiques : degré de romanisation, dans l'Empire ; de christianisation, au début du moyen âge ; de pénétration de la culture arabe, lors du mouvement de traduction du XII^e siècle ; de germanisation, lors de la diffusion des universités en Europe centrale.

Toutefois, il s'agira le plus souvent, et pour l'époque qui nous retient, de science naturelle (héritière de Pline l'Ancien), laquelle décrit le monde, et ce choix de contenu traduira un essai de rendre compte de l'ensemble du savoir séculier. Celui-ci trouve sa seule légitimité dans le fait que l'objet étudié –le monde– est le reflet de la création divine. Le rapport au réel s'en trouve affecté, d'autant plus que cette étude se fonde autant sur les témoignages anciens que sur les perceptions immédiates ⁽²⁾.

La conception d'une œuvre encyclopédique est également assujettie à la typologie du savoir et au choix des matières de son auteur. On peut dès lors tenter de définir les implications du concept d'«encyclopédie» appliqué ici :

(2) C'est à partir de cette volonté que le nom des œuvres varient : voir plus bas, les exemples d'intitulés des encyclopédies.

il conjugue, en somme, un objectif général de rassemblement et de systématisation des sciences et des savoirs en vue de leur diffusion, et une classification en fonction de certains critères, pour aboutir à un livre ordonné d'après une logique appliquée aux domaines de réalités décrites, ou bien encore d'après l'ordre alphabétique⁽³⁾. Notons d'ailleurs que les encyclopédies les plus représentatives sont en ordre logique, mais que, très souvent, au cours du temps, on trouve les deux types d'arrangement, en plus de l'arrangement chronologique.

La donnée fondamentale réside donc dans la compilation. Elle constitue un genre littéraire médiéval à part entière. La notion d'autorité (*auctoritas*) va donc dominer tout le moyen âge, ce qui posera le problème du rapport à la pratique, mais aussi celui de la translation de la pensée des autres. Jusqu'au XIII^e siècle, tel n'est cependant pas l'objectif des encyclopédies : il s'agit bien d'un « discours sur les choses ». En conséquence, il n'y a pas de lien souvent qu'un pâle reflet de la doctrine philosophique et l'impression d'une mosaïque d'idées domine. Ce manque d'unité est dû aux procédés d'assemblages de pensées de toutes origines.

Le dernier élément à noter est qu'il s'agira toujours de travaux de polygraphes, puisque les encyclopédistes ont toujours écrit d'autres œuvres en parallèle.

II. Grandes étapes

L'éventail chronologique parcouru ici est compris entre la fin de l'Antiquité et le XIII^e siècle et cette limite se justifie par des bornes d'ordre philosophique. En effet, l'Antiquité tardive et le haut moyen âge se définissent comme dominés par un « platonisme augustinien », que caractérisent la contemplation vers le haut et la lecture de la Bible. Ainsi, les « encyclopédies chrétiennes » témoignent-elles d'un rapport de force entre un désir de savoir et un mépris du savoir, puisque la connaissance de Dieu suffit. Elles mêlent désintérêt du monde (comme péché) et admiration du monde (comme œuvre de Dieu). Cette tension dominera tout l'accès aux sciences antiques et l'appropriation de cette culture « païenne », ainsi que la diffusion de nouvelles sciences⁽⁴⁾. Le moyen âge inventera cependant de nouveaux procédés d'accès aux connaissances, d'un point de vue philosophique, et d'autres structures formelles de classification (scolastique) ou de discussion du

(3) Sur l'importance de cet arrangement alphabétique, cf. R.H. ROUSE, *Statim invenire*.

(4) Sur cette idée de « tension », cf. J. LE GOFF, *Pourquoi le XIII^e siècle a-t-il été plus particulièrement un siècle d'encyclopédisme ?*

savoir, mais ne mettra pas au jour de nouvelles connaissances, en-dehors de la Bible et de l'exégèse.

Par contre, au XIII^e siècle, une nouvelle tension apparaît, que l'on peut qualifier d'aristotélicienne : c'est l'intrusion d'une connaissance ancienne, mais d'un mode de pensée nouveau. Celui-ci représente une difficulté pour les «intellectuels moyens» qui se trouvent dans l'obligation d'absorber ces nouveaux textes. On peut en donner pour preuve le succès de l'aristotélisme chez les bénédictins et les dominicains, plus progressistes, alors que Vincent de Beauvais, d'un talent conservateur, a beaucoup de succès chez les cisterciens, traditionnalistes. L'œuvre totale d'Aristote est elle-même une sorte d'encyclopédie d'un autre ordre, éclatée en livres sur tous les sujets, et constitue donc une source inépuisable d'autorité. C'est l'intervalle entre ces deux tensions qui nous occupe ici.

Les grandes étapes de l'encyclopédie doivent être conçues comme des haltes dans le devenir des connaissances humaines, comme des bilans du savoir.

Chez les Grecs, on trouve un cycle de formation englobant toutes les connaissances : rhétorique, arithmétique, géométrie, astronomie, harmonie-musique et dialectique. Le but était d'embrasser le monde entier dans un système accessible par la sagesse. Il s'agissait plus de découvrir le secret du monde que de l'ordonner. Cela traduisait la notion de programme (ἐγκυκλιος) qui, par l'enseignement (παιδεία), embrasse l'ensemble d'un sujet précis.

Chez les Romains, dès le I^{er} siècle, on rencontre «*orbis doctrinae*» comme équivalent de la notion grecque. Varron introduit ainsi la notion d'«arts libéraux», qui sont la préparation complète nécessaire pour toute forme de culture plus élevée. Le moyen âge n'aura plus cette unité de pensée et de conception avant environ 1180. Dès Martianus Capella (V^e siècle), les arts libéraux seront plus clairement définis, eux qui, destinés à l'homme libre, rendent l'homme libre ⁽⁵⁾. Martianus les divise en *trivium* et *quadrivium*. Le premier comprend la dialectique, comme cette partie de la philosophie qui concerne l'art de raisonner correctement ; la rhétorique, comme l'art de prononcer et de rédiger des discours ; et la grammaire, qui enseigne les œuvres littéraires et les fondements culturels. Le second, appelé aussi «la mathématique», s'articule autour de l'arithmétique, qui se limite au calcul ;

(5) Sur ce concept, voir *Arts libéraux et philosophie au moyen âge : Actes du quatrième congrès international de philosophie médiévale, Université de Montréal, 27 août-2 septembre 1967*.

de la musique, comprenant l'harmonie ; de la géométrie et de l'astronomie, qui s'étend même à la culture des champs et à la vie rustique ⁽⁶⁾.

Le premier but des arts libéraux est essentiellement didactique ; il deviendra d'ordre moral au XIII^e siècle. Ils seront le véhicule privilégié de la culture classique, artistique et patristique. Ils prêteront leur nom à ce qui est, au sein de l'université du début du XIII^e siècle, la faculté de base, à savoir la Faculté des arts. Leur but suprême deviendra, au cours du moyen âge, l'intelligence de la révélation divine, dans la lignée d'Augustin.

Cette transition du didactique au moral trouve un parallèle dans le rapport au réel, car on passe ainsi, du VI^e au XIV^e siècle, du *nomina rerum* (nom des choses) au *natura rerum* (nature des choses), et, de là, à l'allégorie (moralisation par l'exemple et l'image), puis à la moralisation. D'où les noms de ces sommes, qui évoluent au cours du temps ⁽⁷⁾ :

Étymologies, origines	préoccupation portant sur le nom	VI ^e -IX ^e s.
<i>De natura rerum,</i> <i>De proprietatibus rerum</i>	importance du réel décrit	IX ^e -XII ^e /XIII ^e s.
<i>Imago mundi, Speculum</i>	le reflet de la création	XI ^e -XIII ^e s.

La matière s'organise comme un vaste miroir extérieur, permettant de contempler Dieu dans l'ensemble de la créature. La vision du livre-miroir

(6) L'agriculture sera reprise dans les *Artes illiberales*, ou *arts mécaniques*.

(7) En ce qui concerne la troisième catégorie de ce tableau, notons que cet intitulé «miroir», très répandu, est explicité par Vincent de Beauvais dans le Prologue général du *Speculum maius*, au chapitre III, qui traite de la manière de faire et parle du titre du livre : «[...] est miroir, tout ce qui est digne de contemplation (*speculatio*), c'est-à-dire d'admiration ou d'imitation». «Ut autem huius operis partes singulae lectori facilius elucescant, ipsum totum opus per libros, et per capitula distinguere uolui, quod et "speculum maius" appellari decreui. *Speculum quidem eo quod quicquid fere speculatione, id est, admiratione uel imitatione dignum est, ex his quae in mundo uisibile et inuisibili ab initio usque ad finem facta, uel dicta sunt, siue etiam adhuc futura sunt, ex innumerabilibus fere libris colligere potui, in uno hoc breuiter continentur. maius autem ad differentiam parui libelli iam dudum editi, cuius titulus est Speculum, uel imago mundi, in quo, scilicet huius mundi sensibilis dispositio, et ornatus paucis uerbis describitur*» (Nous soulignons). Sur l'acception du mot «miroir» à cette époque, cf. E.M. JONSSON, *Le sens du titre «Speculum» aux XII^e et XIII^e siècles et son utilisation par Vincent de Beauvais* (aux pages 24-25 de cet article, l'auteur donne la liste des œuvres qui utilisent «speculum» dans leur titre aux XII^e et XIII^e siècles). Le même auteur vient de publier une monographie sur le miroir dans toutes ses acceptions.

a pour but de transformer l'individu. On la trouvera au sein de la littérature monastique, surtout cistercienne.

Trésor, <i>thesaurus</i> , Somme	la globalisation admirative	XIII ^e s.
<i>Compendium</i> , <i>Flores</i> , Fleurs	le choix des meilleurs passages	XIII ^e –XV ^e s.

Une étape importante s'étend de 1160 à 1280. En effet, ce XIII^e siècle redéfini est le «siècle de l'encyclopédisme»⁽⁸⁾, avant l'installation totale d'Aristote⁽⁹⁾, qui est avant tout un événement d'ordre universitaire. Les encyclopédies du XIII^e siècle sont en effet des florilèges ordonnés, des compilations classifiées. On assiste alors à un phénomène général d'expansion des travaux de seconde main (compilation) en théologie, en exégèse, en sciences naturelles, en lexicographie des plantes, animaux, péchés, etc. Cette efflorescence est due à divers facteurs. En premier lieu, une augmentation importante du savoir, grâce à l'apport des Arabes, qui s'accompagne d'un mouvement de traduction du grec au latin et de l'arabe au latin⁽¹⁰⁾ et d'une redécouverte de la science antique, surtout représentée par Aristote, comme de la science arabe. En parallèle, se développent ces centres intellectuels que sont les Universités, qui remplacent les grandes écoles cathédrales et monastiques. Dès lors, on copie et on lit beaucoup plus. Concurrément apparaissent de nouveaux ordres religieux mendiants, comme les franciscains et les dominicains, qui facilitent un nouvel arrangement du savoir. Pour couronner le tout, cette activité intellectuelle renouvelée reçoit l'encouragement des princes, comme Frédéric II de Hohenstaufen, en Sicile, Alphonse X de Castille, et saint Louis, qui mettent en marche les mouvements de traduction et de copie.

Après la période de développement du savoir qu'a entamée le XII^e siècle, une mise en ordre s'impose. Dès lors, la nécessité d'instruments de travail devient très importante, car ces milieux sont des foyers de vulgarisation, avides de connaissances et qui sentent la nécessité de rationalisation, de

(8) Il a été défini comme tel par J. LE GOFF dans *Pourquoi le XIII^e siècle a-t-il été plus particulièrement un siècle d'encyclopédisme ?*

(9) Excepté pour la logique, car les *Analytiques* étaient bien connues et formaient l'*organum*, instrument principal de la connaissance formelle.

(10) Ce mouvement a été lui-même précédé, chez les Arabes, d'une vague de traductions, dès les VIII^e-IX^e s., avec parfois un passage par le syriaque.

globalisation et de «totalité ordonnée»⁽¹¹⁾. Le but n'est plus alors de rassembler les débris d'une autre civilisation, mais de mettre ensemble, de manière pratique, les bases d'un savoir qu'on ne peut plus lire dans les textes intégraux, trop nombreux. La volonté de pouvoir citer les auteurs facilement généralisera la technique de l'extrait et de la citation.

De même, le sens de cette quête du savoir n'est plus de fonder une civilisation chrétienne, comme le tentait Augustin, ni de trier dans le savoir païen, mais de donner des outils au prédicateur pour la pastorale et la vulgarisation par le sermon. On voit ainsi apparaître des glossaires, des concordances –la première concordance de la Bible est due à Hugues de Saint-Cher, dans les années 1230–, des index –d'abord chez les cisterciens–, et bien sûr des florilèges et *compendia* encyclopédiques et lexicographiques. C'est dans la même ligne qu'on verra apparaître des travaux en langue vulgaire.

Ces modifications de conception mettent au jour d'autres formes d'organisation du savoir : l'ordre alphabétique s'introduit et se généralise –pas seulement d'ailleurs dans un but utilitaire–, la classification par vices et vertus perd du terrain, mais la classification doxologique (à la gloire de Dieu) est encore de mise. Le but est d'ordonner, de compiler⁽¹²⁾. La taxonomie, donc la classification des sciences, dépendra du choix du compilateur. Dès lors, de plus en plus, les écrivains se disent «compilateurs», plutôt qu'«acteurs»⁽¹³⁾.

La conséquence générale étant un grand progrès dans la pratique intellectuelle, car la philosophie se libère alors de la théologie. L'homme prend plus conscience de sa place dans la création, à l'image de Dieu. C'est la foi qui cherche à comprendre⁽¹⁴⁾, dans une visée vers le ciel et la nature, et les choses elles-mêmes sont en cause –*De rerum natura*–, plus leur nom –*Etymologiae* ou *philosophia mundi* de l'école de Chartres. En un sens, on les retrouve, dans cette renaissance de l'encyclopédisme, les buts encyclopédiques de l'Antiquité, dans la mesure où tous les domaines des sciences

(11) Cette expression est reprise à J. Le Goff. Il en voit la manifestation dans les titres des œuvres, comme *speculum maius, universale*, etc. Pour lui, c'est une période d'équilibre entre le sens du monde extérieur et le regard intérieur vers le cœur humain. Ce double sentiment aurait fait naître l'esprit encyclopédique.

(12) *Ordinare, compilare*.

(13) Cependant, Vincent de Beauvais autant qu'Hélinand de Froimont, s'intitulent «actor», quand ils interviennent personnellement dans leurs compilations.

(14) «Fides quaerens intellectum» : il s'agit du titre et du prologue au *Proslogion* de Anselme de Canterbury.

vont engendrer de grandes synthèses globales, reprises des Anciens ou du monde arabe, ou bien totalement nouvelles.

Les encyclopédies du XIII^e siècle auront un temps de succès important, mais seront par la suite, dès la fin du XIV^e siècle, considérées comme des dictionnaires de référence et remplacées par des traités spécialisés, propres à une civilisation devenue autonome.

L'aristotélisme, qui survient ensuite, et dont Thomas d'Aquin est le meilleur représentant, fait l'inventaire et l'édifice total de la connaissance, grâce à la classification du réel qu'il opère, distinguant histoire des animaux, rhétorique, poétique, logique, métaphysique, physique, morale et politique.

Les XIV^e et XV^e siècles verront une sorte d'éclipse encyclopédique, de 1320 à la fin du XV^e siècle, car les encyclopédies seront plus spécialisées ou n'auront plus comme but avoué de traiter de l'ensemble du savoir. Par contre, on assistera à une diffusion spectaculaire des encyclopédies antérieures, par la copie, la traduction, l'imitation et l'imprimerie.

Dans cette évolution, comment caractériser le point de vue du réel dans les encyclopédies médiévales ? Le plus souvent, les traditions populaires, les affirmations a priori se substituent à l'expérience et à l'observation. Écrites par des clercs, elles font place à l'histoire de la création et de la rédemption et leur savoir est fait de bribes et de morceaux de valeur inégale.

Quel est dès lors leur intérêt ? Elles sont, dans une période de construction d'un nouveau monde, un modèle de culture commune et un témoignage d'une réelle soif de culture, qui est attentive à des notions de détail et de technique. Elles ont une vision implicitement unitaire du monde, et le sens de la continuité historique. Ayant le statut d'intermédiaires entre la science de leur époque et la tradition cosmologique, elles sont pour nous des lieux privilégiés d'étude de l'évolution des mentalités.

III. Principaux travaux encyclopédiques

Les tendances générales de l'évolution ayant été retracées, il est utile de rappeler les grandes figures qui ont influencé tout le moyen âge et ont constitué des sources de référence quasi inépuisables.

★ ★ ★

Du point de vue des *artes liberales*, des auteurs importants furent Varron (116-27 a.c.n., à Rome) ⁽¹⁵⁾, Martianus Capella (IV^e-V^e s., Carthage), Cassiodore et Boèce. Le premier écrivit, entre autres, *Les neuf livres des disciplines* (*Disciplinarum libri IX*), dans lesquels il développa le système des arts libéraux, en un exposé de la culture universelle basé sur les méthodes grecques. Il pensait que les mots détiennent le secret du réel et qu'il suffisait donc d'analyser des notions pour découvrir ce secret. D'où l'importance de la philologie ⁽¹⁶⁾. Son plan s'articule comme suit :

- | | |
|-----------------|---------------------------|
| I. Grammaire | VI. Astrologie/Astronomie |
| II. Dialectique | VII. Musique |
| III. Rhétorique | VIII. Médecine |
| IV. Géométrie | IX. Architecture |
| V. Arithmétique | |

Martianus ⁽¹⁷⁾ a, quant à lui, composé une encyclopédie sur les sept arts libéraux, en prose et en vers : *Les noces de Philologie et de Mercure* (*De nuptiis Philologiae et Mercurii*), qui mêle érudition et fantaisie. Au moyen âge, elle fut utilisée comme manuel et sa division des arts libéraux sera considérée comme un cycle intégré, dont les sept composantes sont toutes nécessaires.

Plus tard, Cassiodore (485-578), homme d'état à Rome et à la cour des Ostrogoths, sous Théodoric, écrivit *Les Institutions des arts divins et séculiers* (*Institutiones divinarum et saecularium artium*), sorte de manuel où il tente de définir les règles respectives des sciences profanes et religieuses. Son but avoué fut de rapprocher Rome et les peuples germaniques. Pour sauver la culture antique, il instaurera la règle, dans les monastères, d'effectuer aussi la lecture et la copie de manuscrits d'auteurs anciens profanes et incitera à la conservation et à la traduction des auteurs grecs.

Boèce (480-524, Rome) lui est contemporain. Sa *Consolation de la philosophie* (*De consolazione philosophiae*) est un dialogue entre l'auteur et la philosophie, un débat sur la nature du bonheur et la providence divine. Sa vision stoïcienne eut une forte influence sur la philosophie médiévale scolastique. Pour lui, la base de tout enseignement philosophique est le

(15) Cette œuvre n'est conservée qu'en fragments et citations par d'autres auteurs, comme Augustin.

(16) *Verbum a veritate dictum* (le mot «verbum» vient de «vérité») : Donat, commentaire à Térence, *Adelphes*, V, 8, 29.

(17) L'apport de Martianus Capella a été bien étudié, en ce qui concerne les arts libéraux, par P. COURCELLE dans *Les lettres grecques en Occident de Macrobie à Cassiodore*.

quadrivium. Il traduisit et commenta par ailleurs des textes philosophiques et mathématiques de l'Antiquité grecque.

* * *

En ce qui concerne d'autre part la science naturelle, deux auteurs tiennent une place essentielle pour le moyen âge occidental, Pline l'Ancien (23-79 p.c.n.) et Solin. Pline rédigea l'*Histoire naturelle* (*Historia naturalis*, histoire au sens d'«enquête sur la nature»⁽¹⁸⁾). Encyclopédie des connaissances par matières, c'est le bilan d'une pensée scientifique qui n'évoluera plus sensiblement pendant des siècles en ce qui concerne les arts figuratifs, la géographie, l'astronomie, la médecine populaire, etc. Il s'agit d'une compilation, sans recherche personnelle, ou presque, qui puise chez des centaines de savants grecs et romains. Il sera relativement peu diffusé, mais très utilisé par les encyclopédistes du XIII^e siècle. Voici comment se distribuent les livres :

II :	Cosmologie
XII–XIX :	Botanique
III–IV :	Géographie
XX–XXXIII :	Médecine
VII–XI :	Animaux et humain
XXXIII–XXXVII :	Métaux et pierres

Solin (début III^e s.) écrivit un «Recueil de faits remarquables» (*Collectanea rerum memorabilium*), qui n'est en réalité qu'une compilation de l'*Histoire naturelle* de Pline, où interviennent beaucoup l'anecdotique et le surnaturel. Nombre de ses fables traverseront par extraits le moyen âge. La diffusion est importante surtout au XIV^e siècle.

D'autres esprits encyclopédiques ont influencé avec force le moyen âge, sans rédiger à proprement parler d'encyclopédie, comme saint Augustin (354-430), évêque d'Hippone dans le Nord de l'Afrique⁽¹⁹⁾, qui inséra les arts libéraux dans l'enseignement chrétien, ou comme Bède le Vénérable (673-735), moine anglais du Northumberland, qui produisit des traités sur les sujets les plus divers. On ne peut omettre en outre le *Physiologus* en traduction latine, sorte d'encyclopédie animalière dans la lignée de Solin,

(18) Pline considère la nature comme «souveraine créatrice et ouvrière» de la création (PLINE, *Histoire naturelle*, XXII, 117 : *Non fecit ceratum malagmata, emplastra, collyria, antidota parens illa ac diuina rerum artifex*, et aussi XXIV, 1).

(19) Son œuvre dominante dans le domaine du savoir est le *De doctrina christiana*.

dont on imitera souvent la tendance à la moralisation et à l'allégorie symbolique.

* * *

Le moyen âge s'est approprié la culture antique pour la retraduire et la transmettre, dans des encyclopédies compilées d'après un mode particulier d'organisation propre à chaque auteur. Du point de vue de la science naturelle, Isidore de Séville, évêque (mort en 636) ⁽²⁰⁾, recueille les ruines du savoir antique et rédige, en 622, les *Étymologies* (*Etymologiae siue origines*), conçues dans un souci pastoral comme un manuel concis du savoir contemporain. Cette compilation se veut avant tout pratique et ne s'ossifie pas autour d'un principe philosophique. Le *De rerum natura* (*À propos de la nature des choses*) fait appel à des sources à peu près semblables. De la sorte, la continuité avec l'Antiquité est assurée entre les différentes encyclopédies par le fait qu'Isidore s'intéresse à la conservation des écrits antiques (dans la partie grammaire). Le procédé dominant d'exposition est l'étymologie, devenue un mode de pensée fondamental au moyen âge ⁽²¹⁾, dans l'idée qu'il y eut un passé merveilleux où tout avait son juste nom, avec coïncidence du signifiant et du signifié. Les *Etymologies* deviendront la première source et le modèle du genre. Les matières sont distribuées suivant les livres :

- I. Arts libéraux : médecine, mathématique, droit, grammaire et rhétorique
- II. L'Écriture : Dieu (liturgie, comput), la religion, l'histoire sainte.
- III. Les *Realia* : (Réalités de la vie et du monde) choses de la nature et nature des choses, état au point de vue géographique, culturel (économique et agricole) et civilisation (politique).

Chez d'autres auteurs encyclopédiques, l'allégorie joue comme principe d'exposition. Raban Maur (780-856) abbé à Fulda, archevêque de Mayence, est un de ceux-là. Dans la lignée d'Isidore, il rédigea un traité *De la nature des choses, de l'Univers* (*De rerum natura, de Universo*), qui, du point de vue de la spiritualité du moyen âge, deviendra le type représentatif de l'encyclopédie. On appellera d'ailleurs son auteur le «précepteur de la Germanie». Son intention de compilation est avant tout didactique ; il travaille à partir d'extraits des *Etymologiae*, dont il change l'ordonnance

(20) On consultera avec fruit, sur cet auteur, les ouvrages de J. Fontaine.

(21) Cf. E. CURTIUS, *L'étymologie comme forme de pensée*.

pour y introduire le procédé de l'allégorie, qui remplacera l'étymologie et donnera lieu au genre prolifique des *exempla* médiévaux. L'œuvre commence par un *De Deo*, qui présente la science sacrée, les temps sacrés, d'un point de vue biblique et liturgique. On opère ensuite une descente par divisions métaphysiques et théologiques, où Raban Maur introduit les allégories des réalités décrites, c'est-à-dire qu'il insiste sur le sens moral et la signification spirituelle des termes.

★ ★ ★

Au cours du XII^e siècle, de nombreux auteurs peuvent être considérés comme encyclopédiques. Ainsi, Lambert de Saint-Omer, dans son *Liber Floridus* (1120), traite de toutes les matières, mais y domine la discussion métaphysique et la cosmologie.

Bernard Silvestre enseigna à l'école de Chartres. Son œuvre, *Cosmographia (De mundi universitate)* sive *Megacosmus et microcosmus*, est typique de la théologie augustinienne et du néo-platonisme (basé sur le *Timée* dans la traduction de Chalcidius) chartrains.

Guillaume de Conches (1^{re} moitié du XII^e s.), dans sa *Philosophia mundi*, défend la même division des sciences que Hugues de Saint-Victor.

Raoul Ardent (fin XII^e s.), composa un *Miroir universel (Speculum universale)* ou *Somme des vices et des vertus (Summa de vitiis et virtutibus)*. Il s'agit d'un exposé moral et encyclopédique de l'ensemble du dogme chrétien.

Honorius Augustodunensis (vers 1080-1137), auteur d'origine énigmatique (Ratisbonne, Augsburg ?), nous légua deux œuvres conçues comme des manuels de grande vulgarisation, et dont l'influence fut importante sur l'encyclopédisme médiéval : d'une part, l'*Elucidaire (Elucidarium)* somme catéchétique et donc dogmatique ; d'autre part, *Le miroir ou l'image du monde (De imagine mundi, speculum uel imago mundi)*, qui raconte l'origine et l'histoire du monde –son titre sera repris par Vincent de Beauvais⁽²²⁾.

Hugues de Saint-Victor, théologien parisien du début du XII^e siècle, se situe à l'époque de la seconde «renaissance» de l'Occident. Il rédigea le *Didascalicon*, dans lequel on trouve un nouvel arrangement et une classification neuve des disciplines, par rapport à Isidore de Séville. Il y expose les savoirs profane et religieux et la doctrine chrétienne, dans l'orientation

(22) Cf. note 7.

du *De doctrina christiana* d'Augustin. Les domaines traités sont aussi variés que la poésie, le roman, le droit, l'architecture, la sculpture, la fresque, la miniature, la philosophie ou la théologie.

En effet, Hugues de Saint-Victor réintroduit les arts mécaniques, en plus des arts libéraux. C'est la *philosophia* qui commande tout le tableau, mais il n'y a pas de principe explicatif qui sous-tende l'ensemble :

- *philosophia theorica* :
 1. théologie, 2. mathématique (réalités abstraites), 3. physique (réalités concrètes) ;
- *philosophia practica* :
 - morale (3 divisions) ;
- *philosophia mecanica* :
 - arts mécaniques, divisés en 7 sections, comme par exemple la *navigatio*, mais Hugues de Saint-Victor ne fait aucune allusion aux fêtes et aux jeux de son temps dans la *theatrica* ;
- *philosophia logica* :
 - instrument du savoir et de sa transmission : grammaire (*De grammatica*) et logique (*De ratione disserendi*).

★ ★ ★

Le XIII^e siècle enfin peut être considéré comme un aboutissement pour l'encyclopédisme. Le public visé se compose de clercs ou de lettrés, c'est-à-dire de ceux qui savent lire et sont curieux des connaissances et des progrès du savoir ; les encyclopédies ne sont donc, en général, pas destinées à ceux qui font réellement profession d'enseigner.

Quant au contenu, il consiste en une vulgarisation du donné scientifique nouveau et ancien, parfois placé sous des autorités mythiques. Toutes les œuvres présentent une dualité entre les sources nouvelles, comme les très récentes traductions d'Aristote effectuées dans le sud de l'Espagne ⁽²³⁾, et une conception ancienne du savoir, qui subsiste et qu'on retrouve dans les bestiaires et les recueils d'*exempla*. Ces derniers, eux-mêmes matériau et source de certaines encyclopédies, récoltent des petits faits anecdotiques et donnent des leçons à caractère spirituel ou religieux. À cette époque, les encyclopédies ne traitent pas de la connaissance en elle-même et pour elle-même, ne s'organisent pas autour d'une doctrine cohérente, mais suivent plutôt le cours de la vie ou de l'histoire.

(23) Les différentes traductions latines et les manuscrits subsistants sont répertoriés dans la série de l'*Aristoteles latinus* par G. Lacombe et son équipe.

Leurs sources sont issues des traductions. Ce sont, entre autres et en ce qui concerne la science, les traités d'Aristote, les recueils alchimiques et magiques⁽²⁴⁾, l'astronomie de Ptolémée, la géométrie d'Euclide, la médecine de Galien et d'Hippocrate, revue par Constantin, et des éléments proprement arabes comme Alkindi (Al-Kindî), Algazel (Al-Gazzâlî), Avicenne (Ibn Sinâ), etc.

Alexandre Neckham (mort en 1217, Angleterre, formé à Paris) peut être mentionné comme un des premiers auteurs représentatifs des nouvelles tendances. Son traité *De la nature des choses* (*De naturis rerum*) est un ouvrage cosmologique en deux livres qui évite les discussions philosophiques et scientifiques érudites et voit la connaissance comme moyen d'élever l'âme du lecteur. Alexandre Neckham a un esprit à dominante symbolique, il recourt souvent aux *exempla*, aux allégories, aux anecdotes. Ses sources sont «recomposées» et non citées comme telles: il puise dans l'observation personnelle, les herbiers, les bestiaires, Aristote pour les astres et les éléments, les Pères de l'Église, les poètes latins, Solin, Bernard Silvestre, et compose quelques pages sur les arts libéraux.

Son plan est établi comme suit :

1. Dieu.
2. La lumière (anges-corps célestes).
3. Le monde : les quatre éléments, les êtres qui y vivent (oiseaux, poissons, végétaux, animaux et enfin l'homme : corps, métier, techniques, disciplines, vices).

Thomas de Cantimpré (1201-1263/73), un des encyclopédistes remarquables du XIII^e siècle, est d'origine «belge» : chanoine près de Cambrai, il fit ses études à Cologne, avant de devenir dominicain à Louvain. Son *Liber de natura rerum*, qui compta deux éditions, dont l'une avant 1244, est une compilation d'histoire naturelle qui ne comporte pas, cette fois, d'exposé sur Dieu et les anges. Néanmoins, son but est d'utiliser, dans le sens de la doctrine chrétienne, toutes les connaissances de l'homme sur la nature, pour introduire à la science sacrée. Cette œuvre a eu une influence réelle à son époque et connut des traductions presque contemporaines, car elle correspondait à la demande croissante de vulgarisation.

(24) Sur ces traductions, cf. par exemple F.J. CARMODY, *Arabic and astrological sciences in Latin translation : A critical bibliography*, et les trois premiers volumes de L. THORNDIKE, *A history of magic and experimental science*.

Ses sources sont Aristote, Plin, Solin, Ambroise de Milan, Isidore, Jacques de Vitry, Augustin ; on chercherait en vain une réelle intervention personnelle, mais on y trouve plutôt une juxtaposition et une succession d'articles sur différents sujets. Les matières traitées passent du corps humain, monstres humains, quadrupèdes, oiseaux, animaux marins, poissons, serpents, insectes, aux arbres, arbres aromatiques, herbes, fleuves, pierres, métaux. La partie cosmologie traite de l'air, des planètes, des phénomènes météorologiques, et enfin des quatre éléments. La seconde édition comporte en sus vingt chapitres sur les éclipses et les mouvements sidéraux.

Bartholomé l'Anglais (vers 1190-1250), franciscain, fut lecteur à Paris et à Magdebourg. Son œuvre encyclopédique de taille s'intitule *Des propriétés des choses* (*De proprietatibus rerum*). Cette longue encyclopédie (20 livres) passe en revue toutes les branches du savoir, à l'exception des sciences historiques. Du point de vue du fond, elle mélange platonisme et péripatétisme. Son but est de répandre les œuvres des saints et des philosophes pour accéder au vrai savoir qu'est la théologie. En réalité, Bartholomé l'Anglais présente tout le matériel, mais ne va pas jusqu'à la moralisation.

Ses données sont puisées surtout chez Isidore, puis Aristote, ainsi que Augustin, Jérôme, Jean Damascène, etc.

Son plan commence par les êtres immatériels-spirituels (1-9), avant de passer au monde d'ici-bas :

1. Dieu
2. les anges
3. les êtres corporels : les hommes
4. le corps : tissus et fluides
5. membres
6. âges de la vie
7. ennemis - maladies, et donc médecine
8. univers et astres
9. temps
10. les quatre éléments, la théorie aristotélicienne de la matière et de la forme
11. les trois éléments du cadre de vie : l'air, donc la météorologie
12. les oiseaux
13. l'eau, donc les poissons
14. la terre, donc la géographie générale
15. et régionale
16. les pierres et les métaux
17. les végétaux
18. les animaux
19. et les «accidents», c'est-à-dire la couleur, la chaleur, l'odeur et les produits qui les font connaître (pain, pomme, ...).

Son influence durera jusqu'au XVI^e siècle ; il sera traduit dès le XIV^e siècle et imprimé. Il circulera même traité par traité.

Vincent de Beauvais (1184/94-1264) fut dominicain à Beauvais, précepteur et bibliothécaire à la cour de Louis IX. D'un point de vue quantitatif, il peut être considéré comme le plus grand encyclopédiste du moyen âge.

Son *Speculum maius* devait compter quatre parties –la dernière n'a jamais été rédigée de sa plume– : *Speculum naturale* (3.718 chapitres), *Speculum historiale* (qui eut un succès public très important), *Speculum doctrinale*. Ces trois parties formaient l'ensemble d'une première version terminée en 1244. À celles-ci est venu s'ajouter un *morale* apocryphe.

L'œuvre eut un succès immense. Rassemblant, en plus de deux mille sources, l'ensemble des connaissances du temps en sciences naturelles, théologie, rhétorique, jurisprudence et histoire, elle est pourtant peu moderne⁽²⁵⁾, si ce n'est au point de vue des connaissances médicales. Ses sources sont puisées dans les auteurs anciens et modernes en œuvres intégrales et dans les recueils d'extraits. Vincent de Beauvais intervient en plus personnellement, sous le titre d'*actor*, en tant qu'opinion supplémentaire. Son attitude de compilateur qui fait feu de tout bois est très accueillante, même aux idées contradictoires, qu'il juxtapose sans prendre parti. Cependant, dans le manement de ses sources, il établit une hiérarchie ordonnée des autorités : d'abord la Bible, les collections canoniques, les Pères de l'Église, puis les philosophes, comme Aristote pour les Grecs, Pline pour les latins, Ambroise et Hugues de Saint-Victor pour les Chrétiens, ainsi que le *Physiologus* pour les plantes et les animaux. D'un point de vue technique, on trouve beaucoup de détails, mais il reste souvent en-deçà de la science de son temps.

La structure de l'œuvre⁽²⁶⁾ reflète la nature même des choses, selon une hiérarchie naturelle et surnaturelle. L'ordre alphabétique n'est utilisé que quand la matière l'exige. Le plan correspond aux trois ordres du savoir :

(25) Monique Paulmier-Foucart, spécialiste, aime à dire que la cathédrale de Beauvais se construisait sous les yeux de l'encyclopédiste, qui, parmi les longs développements architecturaux de son œuvre, n'en dit pas un mot.

(26) D'après M. PAULMIER-FOUCART (in *L'Enciclopedia medievale*) et M. LEMOINE (in *Cahiers d'Histoire Mondiale*, n°9).

Le «miroir naturel» consigne l'observation des faits suivant les six jours de la création (origine : Hexaemeron) :

L'œuvre du premier jour :

- I. Dieu, la création, la nature première et les anges.
- II. Premier jour : le monde sensible, la lumière, la chute des anges.

L'œuvre du deuxième jour :

- III. Le firmament et les cieux.
- IV. Les sphères du feu et de l'air (météorologie).

L'œuvre du troisième jour :

- V. Le rassemblement des eaux.
- VI. La terre et ses propriétés.
- VII. Les minéraux et les métaux, l'alchimie.
- VIII. Les pierres et leurs propriétés.
- IX. La germination, les végétaux, les plantes communes et leurs propriétés.
- X. Les plantes cultivées.
- XI. Semences, graines et sucs : leurs propriétés ; le pain.
- XII. Les arbres des forêts et des campagnes.
- XIII. Les arbres fruitiers.
- XIV. Les fruits, l'huile, le vin.

L'œuvre du quatrième jour :

- XV. Astres, saisons, calendrier : (astronomie).

L'œuvre du cinquième jour :

- XVI. Les oiseaux.
- XVII. Les poissons et animaux domestiques.

L'œuvre du sixième jour :

- XVIII. Les animaux terrestres domestiques.
- XIX. Les autres animaux.
- XX. Serpents, reptiles et insectes.
- XXI. Étude générale des animaux et de leurs parties.
- XXII. Nutrition, mouvement, génération et humeurs.
- XXIII. La création de l'homme ; son âme.
- XXIV. L'âme végétative.
- XXV. L'âme sensible.
- XXVI. Les impressions de l'âme ; le sommeil, la veille, l'extase.
- XXVII. Les passions de l'âme.
- XXVIII. Formation et nature du corps humain.

L'œuvre du septième jour :

- XXIX. Questions diverses sur l'univers et la Providence.

- XXX. La nature humaine avant et après le péché (épilogue).
 XXXI. L'homme : génération, vie et maladie après la chute.
 XXXII. Géographie et histoire générale, de la chute au jugement.

Le «miroir doctrinal» traite de la science proprement dite et des arts, pour donner à l'homme ce qu'il a perdu avec le péché : connaissance, bonne vie, santé, en six subdivisions :

1. *Lettres*

- I. La philosophie en général, remède à la chute : vocabulaire.
 II. La grammaire.
 III. La logique, la rhétorique, la poétique.

2. *Morale (et droit)*

- IV. La morale générale et pratique.
 V. Problèmes particuliers de morale.
 VI. L'économie (maison - famille).
 VII. Politique (ville).
 VIII. Droit ; actions judiciaires.
 IX. Délits contre Dieu.
 X. Délits contre le prochain ou contre soi-même.

3. *Arts mécaniques*

- XI. Les techniques.
 XII. La médecine pratique.
 XIII. La médecine théorique (début).
 XIV. La médecine théorique (fin).

4. *Physique*

- XV. La physique.

5. *Mathématique (arithmétique, musique, géométrie, astronomie)*

- XVI. Les mathématiques et la philosophie première.

6. *Théologie*

- XVII. La théologie, son histoire, des païens jusqu'à Vincent de Beauvais.

Le «miroir historique» ou «historial» reprend l'histoire du monde en six âges, jusque 1254 :

- I. Résumé du *naturale* et du *doctrinale*. Histoire jusqu'à la captivité en Egypte.

II-V :	De Moïse à la fin des Ptolémée.
VI-XXIII :	De Jules César à l'impératrice Irène.
XXIV-XXXI :	De Charlemagne à Frédéric II.
XXXII :	De 1245 (condamnation de Frédéric II) à 1253, ainsi qu'un traité des temps jusqu'au jugement dernier.

★ ★ ★

Au début du XIII^e siècle, on assiste aussi à une progressive transition vers le système aristotélicien, qui déjà se laissait observer chez Thomas de Cantimpré. La dualité dans la conception du savoir s'estompe peu à peu, même si certains compilateurs se servent toujours des premières traductions.

Arnoldus Saxo, ou Lucus (*fl. c.* 1230-1245, Allemagne), est un des premiers auteurs à faire usage de certaines traductions d'Aristote fraîchement mises au point, dans son *Livre des fleurs des choses naturelles* (*Liber de floribus rerum naturalium*). Il écrivit, dit-il, cette œuvre «pour l'utilité commune des frères» et «pour la composition plus facile des livres», en ce sens qu'elle puisse servir de réservoir d'opinions sur différents sujets, dans une Allemagne encore dépourvue d'universités. Elle consiste essentiellement en une juxtaposition d'opinions toujours rigoureusement citées (non sans erreurs) et témoigne à beaucoup d'égards d'une époque de transition et d'adaptation vis-à-vis des nouveaux savoirs disponibles.

Ses sources sont nombreuses et récentes : Platon d'après Manilius, un tiers d'Aristote, dont des écrits apocryphes ; des sources anciennes comme Boèce, Cicéron, Sénèque ; des références médicales importantes, notamment Constantin et Avicenne ; des auteurs arabes comme Alkindi, Algazel, Albumasar, et des auteurs étranges, tels que Belbetus et Jorach. Ni Pline, ni Solin, ni Isidore.

Son encyclopédie comporte, dans l'état final, cinq livres de longueur inégale. Le premier traite du ciel et du monde : métaphysique et physique, le deuxième de la nature des animaux : zoologie, le troisième donne les pierres en ordre alphabétique, le quatrième s'étend sur «la vertu universelle» : animaux surtout et médecine, et le cinquième, aussi long que le premier, se consacre à la morale : vices et vertus - éthique.

La postérité de l'œuvre fut très limitée dans son ensemble, et son utilisation se réduisit à l'Europe orientale.

Le *Compendium philosophiae* (env. 1240 ?), ou *Compilatio de rerum natura*, est une œuvre assez semblable, qui ne subordonne plus la connaissance à une fin supérieure à caractère religieux, comme auparavant, mais qui la considère elle-même comme la «perfection finale de l'homme». Il n'y a plus de moralisation, mais une grande place est faite à l'*Ethique*. Ainsi, l'exposition du savoir aristotélicien passe, par le moyen de l'encyclopédie, à travers des exposés scientifiques. Comme le précédent, l'ouvrage eut assez peu de diffusion auprès du public, probablement parce qu'il ne traitait pas de la vie quotidienne, ne donnait pas de conseils pratiques.

Ses sources comportent surtout un recours à Aristote dans les premières traductions, à Boèce, au pseudo-Denys, à Averroès, Avicenne, Pline, Isidore et Platon.

Son plan s'étage comme ceci :

1. Dieu comme «cause première»
2. Les créatures : anges, ciel, astres, météorologie, terre (pierres et métaux), sans théorie générale
- 3 & 4. Les êtres vivants (cf. le *De anima*), selon trois formes de vie : végétative, sensible et rationnelle. Plantes et animaux (très court)
5. L'homme, les membres, les fonctions vitales, les facultés intellectuelles
6. Les grandes théories générales de la science aristotélicienne (mouvement, temps, lieu, nature des choses, catégories de l'être, etc.).

S'y ajoutent une série de préceptes sur la conduite de l'homme, avec un exposé philosophique des problèmes moraux.

Suite à l'efflorescence des encyclopédies en latin, se développent les encyclopédies en langue vulgaire, comme celles de Gauthier de Metz (1246), qui l'intitule *Mappemonde* et de Brunetto Latini (1264), *Li livre du Tresor*.

La fin des encyclopédies coïncidera avec la découverte de la doctrine elle-même, d'un point de vue intellectuel. Le grand public disposera alors de recueils d'extraits et d'anecdotes en langue vulgaire. On assistera, à ce moment, à une dissociation des publics érudits et spécialistes.

Ce catalogue, bien qu'un peu fastidieux, aura permis, nous l'espérons, de mettre en évidence les diverses visions du réel qui transparaissent à l'examen du plan ou des intentions de rédaction des œuvres encyclopédiques.

Bibliographie

I. Généralités concernant les encyclopédies

Depuis une époque récente, le sujet intéresse vivement les chercheurs, des articles plus ou moins généraux –pas encore de monographie– et spécialisés sur une encyclopédie en particulier sont apparus. À l'occasion, nous donnerons pour chaque auteur traité l'une ou l'autre référence bibliographique.

BOENIO-BROCCHIERI FUMAGALLI (M.T.), *Le Enciclopedia dell'Occidente medioevale*. – Torino : Loescher, 1981.

Encyclopédies et civilisations, numéro spécial des *Cahiers d'Histoire Mondiale*, t. IX, 1966.
Premier travail d'ensemble.

L'Enciclopedia medievale : Atti del convegno «l'enciclopedia medievale», San Gimignano 8-10 ottobre 1992 / a cura di Michelangelo PICONE. – Ravenna : Longo, 1994.
Contient les contributions globalisantes de J. Le Goff, B. Zimmermann, M. Paulmier-Foucart, P. Beltrami.

II. Autres titres mentionnés ⁽²⁷⁾

Arts libéraux et philosophie au moyen âge : Actes du quatrième congrès international de philosophie médiévale, Université de Montréal, 27 août-2 septembre 1967. – Montréal ; Paris : Université de Montréal ; Institut d'Études Médiévales, 1969.

Renaissance and renewal in the twelfth century / ed. by R.L. BENSON, G. CONSTABLE, C.D. LANHAM. – Oxford : Clarendon Press, 1982.

CARMODY (Fr.J.), *Arabic and astrological sciences in latin translation : A critical bibliography*. – Berkeley ; Los Angeles : University of California Press, 1956.

COURCELLE (P.), *Les lettres grecques en Occident de Macrobe à Cassiodore*. – Paris : De Boccard, 1943. – (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome ; série 1, 159).

CURTIVS (E.R.), *L'étymologie comme forme de pensée*, dans *La littérature européenne et le moyen âge latin*. – Paris : Presses Universitaires de France, 1956. – pp. 600-607.

(27) Par ordre alphabétique.

LE GOFF (J.), *Pourquoi le XIII^e siècle a-t-il été plus particulièrement un siècle d'encyclopédisme ?*, dans *L'Enciclopedia medievale*, op. cit., pp. 23-40.

ROUSE (R.H.), *Statim invenire*, dans *Renaissance and renewal in the twelfth century*, op. cit., pp. 201-225.

THORNDIKE (L.), *A history of magic and experimental science*. – New York : Columbia University Press, 1923-1964.
Seuls les trois premiers tomes nous intéressent.

III. *Éditions de textes et travaux sur les auteurs* ⁽²⁸⁾

ALEXANDRE NECKHAM :

Alexandri Neckam : De Naturis Rerum libri duo, with the poem of the same author De Laudibus Divinae Sapientiae / ed. by Th. WRIGHT. – Londres : Longman, Roberts and Green, 1863. – (Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores ; 34).

ANSELME DE CANTERBURY :

Fides quaerens intellectum id est Prosligion liber Gaunilonis pro insipiente atque liber apologeticus contra Gaunilonem / édité par A. KOYRÉ. – 4^e édition. – Paris : J. Vrin, 1967. – (Bibliothèque des textes philosophiques).

ARISTOTE LATIN :

Aristoteles latinus : codices / sous la direction de G. LACOMBE. – Rome : Libreria dello Stato, 1939 / Cambridge University Press, 1955 / Bruges : Desclée De Brouwer, 1961. – (Corpus philosophorum Medii Aevi/ Aristoteles latinus).
La même collection éditée, sous l'égide de l'Union académique internationale, les traductions latines médiévales de toutes les œuvres d'Aristote.

ARNAUD DE SAXE :

Die Encyklopädie des Arnoldus Saxo zum ersten Mal nach einem Erfurter Codex / ed. by E. STANGE. – Erfurt : Königliches Gymnasium zu Erfurt, Fr. Bartholomäus, 1904-1906 et 1907. – (Beilage zur Jahresbericht d. Gymnasiums Erfurt 1904-5, 1905-6, 1906-7).

Seule édition disponible pour l'instant, elle est parsemée de nombreuses erreurs. Le même auteur a écrit une dissertation sur le sujet en 1875, à Halle. Pour un point de vue récent sur l'auteur :

DRAELANTS (I.), *Une mise au point sur les œuvres d'Arnoldus Saxo*, in *Bulletin de Philosophie Médiévale*, t. xxxiv, 1992, pp. 163-180 et t. xxxv, 1993, pp. 130-149.

(28) Classement alphabétique par auteurs.

AUGUSTIN D'HIPPONE :

D'innombrables travaux ont été publiés sur ce père de l'Église absolument fondamental. Pour une bonne introduction dans l'objectif poursuivi, se référer aux contributions de Henri-Irénée Marrou, et notamment :

MARROU (H.-I.), *Saint Augustin et la fin de la culture antique*. – Paris : De Boccard, 1958. – Réédition en 1983.

BARTHÉLÉMY L'ANGLAIS :

De genuinis rerum coelestium, terrestrium et inferarum proprietatibus libri XVIII... procurante Georgio Bartholdo Pontano a Braitenberg. – Frankfurt : apud W. Richterum, 1601. – Édition anastatique : Minerva mbH, Frankfurt am Main, 1964.

Pas d'édition critique à ce jour du *De proprietatibus rerum*.

SEYMOUR (M.C.) [e.a.], *Bartholomeus Anglicus and his Encyclopedia*. – Aldershot : Variorum Reprints, 1992.

Ce travail vaut surtout pour le texte, pas pour les tables et index.

BÈDE LE VÉNÉRABLE :

De temporum ratione liber, dans *Opera didascalica*, 2 / éd. Charles W. JONES. – Turnhout, 1977. – (Corpus Christianorum : Series Latina ; 123 B).

De rerum natura, dans *Opera didascalica*, 2 / éd. Charles W. JONES. – Turnhout, 1977. – pp. 189-234.. – (Corpus Christianorum : Series Latina ; 123 A).

Opera de temporibus / éd. Charles W. JONES, in *The Medieval Academy of America*, 1943, pp. 173-291.

BROWN (G.H.), *Bede the Venerable*. – Boston : Twayne, 1987. – (Twayne's English authors series ; 443).

BERNARD SILVESTRE :

The Cosmographia of Bernardus Silvestris / ed. by W. WETHERBEE. – New York : Columbia University Press, 1973. – (Records of Civilisation : Sources and Studies ; 89).

BOÈCE :

Anicii Manlii Boethii Philosophiae consolatio / éd. par L. BIELER. – Turnhout : Brepols, 1957. – (Corpus Christianorum : Series latina ; 94,1).

COURCELLE (P.), *La consolation de la philosophie dans la tradition littéraire : Antécédents et postérité de Boèce*. – Paris : Études Augustiniennes, 1967. – (Études augustiniennes : Série Antiquité ; 28).

CASSIODORE :

Édition ancienne dans la *Patrologie Latine*, t. LXX, col. 1216, sous le titre *De artibus ac disciplinis liberalium litterarum* ; nouvelle édition par Roger Aubrey Baskerville MYNORS : Oxford : Clarendon press, 1937 (rééd. 1961), avec traduction anglaise.

COMPENDIUM PHILOSOPHIAE :

BACKUS (I.), *Why was the «Compendium Aristotelis» (ca. 1240) interesting to Hilarion of Verona in the 1470s ?*, in *Journal of Medieval and Renaissance Studies*, t. XVII, 1987, pp. 25-41.

DE BOUARD (M.), *Une encyclopédie médiévale jusqu'à présent inconnue, le «Compendium Philosophiae»*, in *Revue Thomiste*, t. XV, 1932, pp. 118-143 et pp. 301-330.

—, *Une nouvelle encyclopédie médiévale, le «Compendium philosophiae»*. – Paris : De Boccard, 1936.

GUILLAUME DE CONCHES :

L'ancienne édition de la *philosophia mundi* dans la *Patrologia Latina* (t. CLXII) est à compléter par :

Un brano inedito della «Philosophia» de Guglielmo di Conchis / ed. C. OTTAVIANO. – Naples, 1935. – (Collezione de testi filosofi inediti e rari ; 1).

et

Philosophia mundi / trad. et éd. sc. Gr. MAURACH ; Ausg. des 1. Buch von Wilhelm von Conches *Philosophia* mit Anhang. – Pretoria : Unisa, 1974. – (University of Santa Africa : Studia ; 15).

HONORIUS D'AUTUN :

Édition de ses œuvres dans *Patrologia Latina*, t. CLXXII, coll. 39-1270.

FLINT (V.I.J.), *The place and purpose of the works of Honorius Augustodunensis*, in *Revue Bénédictine*, t. LXXXVII, 1987, pp. 97-127.

LEFEVRE (Y.), *L'Elucidarium et les Lucidaires : Contribution, par l'histoire d'un texte, à l'histoire des croyances religieuses en France au moyen âge*. – Paris : De Boccard, 1954. – (Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome: Série 1 ; 180).

HUGUES DE SAINT-VICTOR :

Hugo de Sancto Victore, Didascalicon : De studio legendi / éd. Ch. H. BUTTIMER. – Washington D.C. : Catholic University Press, 1939. – (Catholic University of America. Studies in Medieval and Renaissance Latin ; 10).

CHATILLON (J.), *Le «Didascalicon» de Hugues de Saint Victor*, in *Cahiers d'Histoire Mondiale*, op. cit., pp. 539-552.

JAVELET (R.), *Considérations sur les arts libéraux chez Hugues de Saint-Victor*, in *Arts libéraux et philosophie au moyen âge*, op. cit., pp. 557-568.

BARON (R.), *Science et sagesse chez Hugues de Saint-Victor*. – Paris : Lethielleux, 1957. – pp. 35-96.

ISIDORE DE SÉVILLE :

Isidori Hispalensis episcopi Etymologiarum sive originum libri XX / éd. W.M. LINDSAY. – Oxford : Clarendon Press, 1911. – (Scriptorum classicorum bibliotheca Oxoniensis). – Repr. lith. en 1966.

San Isidoro de Sevilla. Etimologias. Edición bilingüe / trad. et notes J. OROZ RETA et M.-A. MARCOS CASQUERO ; introduction de M.C. DIAZ Y DIAZ. – Madrid : Ed. Católica, 1982. – (Biblioteca de Autores Cristianos ; 433).

Isidorus Hispalensis. Traité de la nature / éd. par J. FONTAINE. – Bordeaux : Feret, 1960. – (Bibliothèque de l'École des hautes études hispaniques ; 28).

FONTAINE (J.), *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*. – 2^e édition. – Paris : Études Augustiniennes, 1983.

—, *Isidore de Séville et la mutation de l'encyclopédisme antique*, in *Cahiers d'Histoire Mondiale*, op. cit., pp. 519-538.

LAMBERT DE SAINT-OMER :

Lambertus Sancti Audomari canonici, Liber Floridus : codex autographus bibliothecae universitatis gandavensis / éd. A. DEROLEZ. – Gand : Story-Scientia, 1968. Édition et étude avec fac-similé.

MARTIANUS CAPELLA :

WILLIS (J.), *Martianus Capella, De nuptiis Philologiae et Mercurii*. – Leipzig : B.G. Teubner Verlagsgesellschaft, 1983. – (Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum Teubneriana).

CARMODY (Fr.J.), *Physiologus latinus : Éditions préliminaires*. – Paris : Droz, 1939.

SEEL (O.), *Der Physiologus*. – Zurich : Artemis, 1960. – (Lebendige Antike).

Theobaldi Physiologus / éd. P.T. EDEN. – Leiden, 1972. – (Mittellateinische Studien und Texte ; 6).

PLINE L'ANCIEN :

Naturalis Historia / éd. H. LE BONNIER et A. LE BOEUFFLE. – Paris, 1972. – (Collection des Universités de France).

RABAN MAUR :

De Universo libri XXII, éd. dans *Patrologia Latina*, t. CXI, coll. 13-614.

SOLIN :

The excellent and pleasant work «Collectanea rerum memorabilium» of C.J. Solinus / translated from the latin of 1587 by A. GOLDLING ; a facsimile reproduction with introduction by G. KISH. – Gainesville, 1955.

MONMSEN (Th.), *Collectanea rerum memorabilium*. – 2^e édition. – Berlin, 1895. –
Reproduction en 1958.
Édition critique des bribes conservées de son œuvre.

THOMAS DE CANTIMPRÉ :

BOESE (H.), *Thomas Cantimpratensis Liber de natura rerum, Teil I : Texte / Editio princeps secundum codices manuscriptos*. – Berlin ; New York : De Gruyter, 1973.
Édition critique. Le commentaire n'est jamais paru.

ENGELS (J.), *Thomas Cantimpratensis redivivus*, in *Vivarium*, t. XII, 1974, pp. 124-132.

WALSTRA (G.J.J.), *Thomas of Cantimpré*, in *Vivarium*, t. V, 1967, pp. 146-171, t. VI, 1968, pp. 46-61.

VINCENT DE BEAUVAIS :

Il n'existe pas d'édition critique de cette œuvre immense qu'est le *Speculum maius*. L'édition ancienne à laquelle on se réfère le plus souvent est celle de Douai, 1624 (facsimilé Graz, 1961-1965). D'autres éditions présentent des variantes importantes, dépendant de la version de l'œuvre dont elles sont le témoin.

JONSSON (E.M.), *Le sens du titre Speculum aux XII^e et XIII^e siècles et son utilisation par Vincent de Beauvais*, dans *Vincent de Beauvais : Intentions et réceptions d'une œuvre encyclopédique au moyen âge* / sous la direction de S. LUSIGNAN, M. PAULMIER-FOUCART, A. NADEAU. – Paris : Saint-Laurent, 1990. – pp. 11-32. – (Cahiers d'études médiévales : cahier spécial ; 4).